

---

## L'Écologie kidnappée.

Préface de Guillaume Lecoindre. Paris, Presses universitaires de France, 2014, 346 p., notes bibliogr., index

**Vincent Leblan**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28898>

DOI : [10.4000/lhomme.28898](https://doi.org/10.4000/lhomme.28898)

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 25 février 2016

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Vincent Leblan, « L'Écologie kidnappée. », *L'Homme* [En ligne], 217 | 2016, mis en ligne le 24 février 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28898> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28898>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# L'Écologie kidnappée.

Préface de Guillaume Lecointre. Paris, Presses universitaires de France, 2014, 346 p., notes bibliogr., index

Vincent Leblan

---

**Georges Guille-Escuret, *L'Écologie kidnappée*. Préface de Guillaume Lecointre. Paris, Presses universitaires de France, 2014, 346 p., notes bibliogr., index**

- 1 COMMENT une primatologue en arrive-t-elle à qualifier le massacre des éléphants de République centrafricaine, alors en pleine guerre civile, de « génocide »<sup>25</sup> ? Autre questionnement personnel, lié à un constat infiniment moins scabreux mais s'accordant également avec le propos de Georges Guille-Escuret dans son dernier livre : les enjeux de la conservation sont-ils un moteur d'interdisciplinarité efficace entre écologie et sciences sociales ? D'aucuns rétorqueront que ce ne sont pas là les bonnes questions. Au sujet de la première, les écologistes les plus impétueux et leurs alliés écologues prétendront qu'il est inadmissible, pour des raisons éthiques évidentes, de compromettre un peu plus l'avenir d'une espèce en voie de disparition à cause d'un conflit qui ne concerne après tout que les humains entre eux. Transposer au sort des éléphants la situation quasi génocidaire subie au même endroit et au même moment par les Centrafricains est un exemple extrême de non-solidarisation de l'écologie et des sciences sociales, en théorie comme en pratique. Quant à la seconde question, certains écologues argueront qu'il faut être aveugle, ou arrogant, pour ignorer les alertes que Dame Nature elle-même ne cesse de nous lancer, en reléguant les enjeux méthodologiques de la rencontre avec les sciences sociales au-delà des impératifs pressants de la conservation de la biodiversité : les sciences sociales sont invitées à se ranger à l'évidence de l'urgence conservationniste avant même d'envisager ce que les différentes *sciences de la vie en société*, naturelles et sociales, peuvent faire ensemble<sup>26</sup>.
- 2 C'est bien à l'encontre de telles tendances que s'inscrit *L'Écologie kidnappée*, tout en proposant d'autres voies pour aborder la complexité des enjeux environnementaux. Le titre de cet essai repose aussi et surtout sur un postulat, celui d'une marginalisation au

long cours ou de « kidnappings » répétés de l'écologie par des tendances scientistes (sociobiologie/écologie comportementale) ou écologistes, l'auteur prenant pour cible, parmi ces dernières, les méthodes de celles qui « concurrencent politiquement les discours scientifiques à des fins assumées » (p. 201). S'ensuit un appel à « discipliner l'interdisciplinarité » entre écologie et sciences sociales, pour reprendre le titre de l'un des chapitres. Il convient de préciser ce qu'il qualifie d'interdisciplinaire : non une anthropologie ou une sociologie de la connaissance, fût-elle scientifique, celle-là étant mobilisée dans l'ouvrage pour décrypter les rapports parfois agités qu'elle entretient avec le champ politique, mais une démarche de construction d'un « cadre de référence » à l'interface des disciplines, incluant les concepts, les hypothèses et les objets de la recherche, tous saisis dans un « espace-temps » commun (pp. 115-116).

- 3 Dans le premier chapitre, « Extrait de naissance d'une science jeune », Georges Guille-Escuret analyse les tendances épistémologiques et idéologiques qui tourmentent l'écologie en sourdine depuis son invention. L'auteur remonte jusqu'à son berceau qu'il localise, en suivant les écrits d'Ernst Haeckel, dans la mise au jour du mécanisme de la sélection naturelle par Charles Darwin et, spécifiquement, des « luttes pour l'existence » livrées par tous les organismes, non seulement vis-à-vis de leurs congénères, comme le veut la vulgate spencérienne, mais aussi du milieu au sens large. C'est parce qu'elle rend concevable une synthèse de l'ensemble de ces interactions à toutes les échelles que la discipline se voit ici qualifiée, parmi l'ensemble des sciences du vivant, de « science des relations » par excellence. Puisant son inspiration dans le darwinisme, Haeckel est cependant aussi un théoricien majeur du darwinisme social, dimension peu amène du personnage dont l'auteur note qu'elle est passée sous silence par les principaux historiens français de la discipline écologique. Cela revient, en fait, à préserver le darwinisme et l'écologie de toute connexion avec cet héritage quelque peu encombrant. En conséquence de quoi, l'émergence, dans les années 1960, de la sociobiologie et de son homologue l'écologie comportementale, dignes avatars contemporains du darwinisme social également théorisés par une figure de proue de l'écologie, Edward O. Wilson, est de la même façon effacée des tableaux historiques. Sans jamais prétendre se substituer à l'historien des sciences, Georges Guille-Escuret décèle ces omissions grâce à sa connaissance pointue des textes fondateurs et avance ici l'argument central de son ouvrage : l'écologie s'est dans l'ensemble révélée impuissante à intégrer le phénomène humain dans l'étude des faits relationnels dont l'existence avait été déduite des « luttes [darwiniennes] pour l'existence » (p. 54). C'est toujours s'agissant de l'homme que les thèses de Haeckel, comme celles de Wilson, prennent une tournure réductionniste, en se rivant à la quête d'un fondement (psychologique pour l'un, génétique pour l'autre), d'une place fonctionnelle naturelle de l'homme dans le vivant, au détriment de l'étude des relations des humains entre eux et avec leur environnement. Cette écologie comportementale s'approprie ou « kidnappe » le nom d'une discipline, « science des relations » par excellence, en prétendant tout expliquer par une forme d'individualisme méthodologique, dont l'hérédité génétique est le pivot.
- 4 La déferlante sociobiologique a durablement compromis toute possibilité de coopération d'une grande partie de l'écologie avec les sciences sociales. Le second chapitre, « Une discipline de l'interdisciplinarité », revient sur différentes tentatives de rencontre de ces champs au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Bornons-nous à ne citer que cet exemple édifiant d'un rendez-vous manqué à l'occasion des « Journées scientifiques écologie et développement », organisées en 1979 par quelques « pointures » de l'écologie en France. Percevant une incongruité dans l'intitulé de la communication qui

lui est commandée, à savoir « Fondements écologiques des pratiques sociales », le naturaliste Jacques Barrau propose de le compléter par « ... et fondements sociaux des pratiques écologiques », rappelant que « les rapports des hommes au reste de la nature dont ils font partie sont indissociables des rapports de ces hommes entre eux » (p. 161). Ici, c'est la réticence des écologues à tenir compte des méthodes des sciences sociales dans l'étude des faisceaux de relations dont elles peuvent revendiquer la prise en charge qui est désignée. Ce chapitre souligne aussi la conjonction temporelle et idéologique, au cours des deux décennies précédant ce colloque, de l'émergence de l'écologie comportementale et de l'affirmation de l'écologisme militant, dont les acteurs reprennent également le nom d'une discipline à leur profit. Loin de voir un rapprochement intentionnel entre ces deux tendances, l'auteur suppose néanmoins que la fonction épistémologique de l'écologie, soit sa capacité de synthèse du micro au macro, a pu séduire au même moment diverses aspirations idéologiques ayant en commun de vouloir assigner à l'homme une « place dans la nature » qu'il aurait débordée.

- 5 Le troisième chapitre, « Écologues et écologistes dans la houle des savoirs », s'attache à distinguer deux options pour élaborer une sociologie de la connaissance écologique. Georges Guille-Escuret se démarque explicitement des hybrides latouriens, dont il soutient qu'ils « fossilisent des connexions » (p. 176) entre les faits traditionnellement pris en charge séparément par les sciences naturelles et sociales. S'inspirant résolument de la démarche écologique, l'auteur juge bien plus productif d'isoler les faits afin d'évaluer la diversité des agencements à différentes échelles auxquels ils participent, certains correspondant à des bricolages ou modèles provisoires. Dans un second temps, il affine une typologie des « genres de connaissances », initialement formulée par le sociologue Georges Gurwitsch, afin de formaliser une grammaire des relations possibles entre science, technique, philosophie et politique. Le refus d'« hybrider » ces types de savoirs ne revient pas à rêver une activité scientifique coupée des préoccupations citoyennes à son endroit, ni à clamer une quelconque supériorité de la science sur les autres catégories, position affirmée dès l'introduction. Prenant appui sur divers cas d'oppositions entre connaissances technique et écologique (supplantation de l'écologie par les instruments de la génétique), entre connaissances écologique et politique (éoliennes, climat, OGM), il explicite sa vision des relations souhaitables entre ces domaines, en fait annoncée dès les premières pages. D'une part, les chercheurs élaborent des connaissances passées au crible d'un débat interne contradictoire, dont la fiabilité (doutes compris) ne s'étend pas au-delà d'un *cadre de référence donné*, qu'ils soumettent à l'instance politique. D'autre part, celle-là oriente légitimement une partie des questionnements des chercheurs, à la condition qu'ils ne lui cèdent pas tout pouvoir de décision concernant le choix des problématiques et outils appropriés (sens d'un problème posé au regard de l'histoire d'une discipline, des moyens disponibles pour sa résolution, des interactions qu'il permet d'enclencher avec d'autres disciplines, etc.).
- 6 Le quatrième et dernier chapitre, « L'illusoire "place de l'homme dans la nature" », mobilise les concepts clés de l'écologie (passés à la trappe par l'écologie comportementale) pour aboutir, dans un premier temps, à une critique de la notion de biodiversité, désignée par l'auteur comme un expédient technique adopté dans l'urgence par les écologues sous la pression du politique : l'ancrage dans le débat public qu'elle leur a fourni s'est effectué au prix d'une relégation à l'arrière-plan des notions permettant de théoriser les relations organismes-milieu, notamment les vertus

heuristiques du concept de niche écologique qui offre un cadre comparatif entre espèces ou entre populations d'une même espèce habitant des lieux différents, humains compris bien sûr. Georges Guille-Escuret reproche à la biodiversité d'être « indifférente à la cohérence du milieu sur lequel on l'observe » (p. 256). Elle mesure l'appauvrissement ou la diversification des espèces dans les milieux anthropisés, mais sans filtre méthodologique entre les bases de données scientifiques et les prises de décision politique ou les « débats citoyens » (les guillemets sont de l'auteur, p. 257) : la biodiversité est donc l'exemple type de court-circuitage ou de « kidnapping », cette fois-ci consenti, de la connaissance scientifique par la connaissance politique. Il n'est d'ailleurs pas anodin que cette notion de biodiversité ait été popularisée par Edward O. Wilson, dont la sociobiologie avait déjà réduit le social au gène en amputant une sociologie animale balbutiante de toute dynamique écologique, et en concurrençant ainsi, par ricochet, les sciences sociales. Il me semble que cela devrait donner à réfléchir aux représentants de ces dernières lorsqu'ils s'engagent dans une initiative conservationniste. Pour l'auteur, l'idée d'assigner une place naturelle à notre espèce est un non-sens écologique, dans la mesure où elle est la seule du règne animal à multiplier les niches écologiques au sein d'un même milieu, thèse illustrée notamment par des exemples de relations entre divers groupes pygmées et bantous. Qui plus est, chacune de ces niches se réalise au gré de temporalités distinctes, phénomène dont les causes sont recherchées par l'anthropologie (« évolutionnaire » avant l'heure) d'André Leroi-Gourhan : contrairement aux techniques des termites (espèce chère aux sociobiologistes) mises en œuvre dans la construction des nids, les techniques humaines sont étroitement liées à la communication et gagnent de ce fait une autonomie, sans équivalent dans le règne animal, par rapport à l'instance biologique.

- 7 Balayer l'idée d'une place de l'homme dans la nature, c'est non seulement redonner un rôle central à l'écologie et à sa capacité de synthèse là où les biologismes les plus extrêmes tiennent aujourd'hui le haut du pavé, c'est aussi réintroduire, au cœur même de la discipline, le projet d'une écologie humaine intégrant les méthodes des sciences sociales avec quelques règles leur permettant d'envisager un travail commun. De la copie intégrale de l'acte de naissance de l'écologie jusqu'aux concepts proposés ou remobilisés pour organiser les rapports entre sciences naturelles et sociales, entre science et politique, cet essai, dédié à la mémoire de Jacques Barrau, repère des impasses et ouvre la voie d'une interdisciplinarité sans concessions, mais méthodique, procédant pas à pas pour réarticuler sociétés et environnements, nature et culture.

---

## NOTES

**25.** Citation de mémoire d'un message diffusé sur le réseau de la Société francophone de primatologie, en 2013.

**26.** Impression personnelle à l'issue de la Journée d'étude « Quelles sciences sociales pour la conservation de la biodiversité ? », organisée en 2014 au Muséum national

d'histoire naturelle par le Centre d'écologie et des sciences de la conservation [<http://humanitesenvironnementales.fr/fr/actualite/sciences-sociales-et-conservation>].